

PATTFORM 25



31

G
自主性を取り戻す時間 / *Un moment pour me réappropriier mon autonomie, 2025*

G1
décompte mars, avril, mai, 2025
Textile, fil de coton,
colle chaude, bois
200 × 270 × 100 cm

G1
décompte mars, avril, mai, 2025
Textil, Baumwollfaden,
Heisskleber, Holz
200 × 270 × 100 cm

G1
décompte mars, avril, mai, 2025
Textile, cotton thread,
hot glue, wood
200 × 270 × 100 cm

G2
le dimanche 9 mars 11h à 12h, 2025
16:9, couleur, 14'

G2
le dimanche 9 mars 11h à 12h, 2025
16:9, Farbe, 14'

G2
le dimanche 9 mars 11h à 12h, 2025
16:9, colour, 14'

G3
le mercredi 2 avril 11h à 13h, 2025
16:9, couleur, 24'

G3
le mercredi 2 avril 11h à 13h, 2025
16:9, Farbe, 24'

G3
le mercredi 2 avril 11h à 13h, 2025
16:9, colour, 24'

L'artiste souhaite remercier Lucas Aulagnier,
Julien Bodivit, Charlie Jannes, Achille Meier,
Jack Pryce, Romain Rochat et Seline Symons.

Die Künstlerin dankt Lucas Aulagnier,
Julien odivit, Charlie Jannes, Achille Meier,
Jack Pryce, Romain Rochat und Seline Symons.

The artist would like to thanks Lucas Aulagnier,
Julien Bodivit, Charlie Jannes, Achille Meier,
Jack Pryce, Romain Rochat et Seline Symons.

Comment mesurer le travail ancré dans les actes créatifs, et qui peut se permettre de séparer « travail » et « art » ? Dans sa dernière installation, Anna Kawahara (basée à Lausanne) transforme ces questions en une enquête physique, presque architecturale. L'œuvre intitulée 自主性を取り戻す時間 / *Un moment pour me réapproprier mon autonomie* (2025), ni une scène, ni une sculpture, mais un dispositif quasi chorégraphique, présente deux réalités entrelacées. À l'avant, un moniteur diffuse en boucle des images capturées au smartphone. On y voit l'artiste brodant pendant ses heures de travail rémunérées, dans une gelateria et dans un musée : un acte performatif transformant ces deux lieux de travail en ateliers improvisés. À l'arrière, cette même broderie partiellement terminée liste avec précision les dépenses et revenus mensuels de l'artiste, écrits de sa propre main. Cette comptabilité n'est pas un simple accessoire : depuis dix ans, Kawahara a évité les planificateurs conventionnels, préférant inscrire et affiner ses détails financiers et calendriers à la main dans des carnets. Ici, elle brode ces informations pour que tout le monde puisse les voir.

Cette oscillation entre processus et produit évoque les interventions féministes des années 1960 et 1970, où les pratiques basées sur l'artisanat étaient souvent mobilisées pour contester les hiérarchies genrées de la production artistique. Pourtant, le geste de Kawahara n'est ni nostalgique, ni purement politique. La broderie fonctionne ici comme un mode de vie : suffisamment portable pour accompagner l'artiste dans différents endroits, suffisamment éphémère pour être mise en pause et reprise durant des interludes. Le proverbe japonais 合間を縫う (traduction libre : « faire bon usage du temps libre ») plane sur son travail, soulignant la rapidité avec laquelle chaque moment devient une ressource mise à l'épreuve dans le capitalisme tardif. L'ouvrage de Michel de Certeau, *L'invention du quotidien* (1980), a nourri la réflexion de Kawahara au cours de l'année écoulée, notamment sur l'auto-

nomie et les tactiques subtiles que les individus emploient pour « reprendre » leurs vies sous les pressions capitalistes. Bien que son travail parle de précarité, Kawahara ne se positionne pas en victime, mais affirme plutôt une insistance pleine d'espoir sur la persévérance. Même en dévoilant ses contraintes budgétaires et, par extension, sa dépendance à diverses formes de travail, elle suggère que l'humour, la collaboration et la transparence peuvent forger de nouvelles solidarités. Peu d'artistes divulguent aussi librement leurs emplois « alimentaires » dans les espaces d'exposition, mais Kawahara espère que ce projet encourage un dialogue ouvert sur les réalités économiques du travail créatif.

Les visiteur-euse-x-s peuvent percevoir cette œuvre comme une autobiographie honnête, un aperçu personnel de l'équilibre entre la création artistique et les obligations économiques. En transformant la broderie, un artisanat historiquement féminin, en un outil critique d'introspection et de débrouillardise, Kawahara offre une vision modeste mais puissante de la manière dont la production artistique peut à la fois habiter et transcender les structures capitalistes sur lesquelles elle repose. Si 自主性を取り戻す時間 / *Un moment pour me réapproprier mon autonomie* fonctionne comme un miroir, ce n'est pas seulement pour les artistes, mais pour toute personne qui lutte pour joindre les deux bouts. Les deux faces de l'œuvre ne sont pas seulement des surfaces littérales mais aussi conceptuelles, nous rappelant qu'à chaque acte de création réside le travail de la vie, et qu'aucune des activités ne peut être comprise isolément.

DE **Wie kann die Arbeit, die in kreativen Handlungen steckt, gemessen werden und wer darf sich den Luxus erlauben, „Arbeit“ und „Kunst“ voneinander zu trennen?** In ihrer neuesten Installation verwandelt Anna Kawahara (lebt und arbeitet in Lausanne) diese Fragen in eine physische, fast architektonische Untersuchung. Die Arbeit mit dem Titel *自主性を取り戻す時間 / Un moment pour me réappropriier mon autonomie* (2025), die weder Bühne noch Skulptur ist, sondern ein quasi-choreografisches Mittel, präsentiert zwei miteinander verwobene Realitäten. Auf der Vorderseite zeigt ein Monitor Handyaufnahmen der Künstlerin beim Sticken während ihrer bezahlten Schichten in einer Gelateria und einem Museum – ein performativer Akt, der beide Arbeitsorte in ein provisorisches Atelier verwandelt. Auf der Rückseite ist dasselbe teilweise fertige Textil zu sehen, das die monatlichen Ausgaben und Einnahmen der Künstlerin in ihrer eigenen Handschrift exakt auflistet. Diese Budgetierung ist keine bloße Requisite: In den letzten zehn Jahren hat Kawahara konventionelle Terminplaner vermeiden und stattdessen ihre finanziellen Details und Kalender von Hand in Notizbücher geschrieben und ausgearbeitet. Hier stickt sie diese Details für alle sichtbar ein.

Dieses Oszillieren zwischen Prozess und Produkt erinnert an die feministischen Interventionen der 1960er und 70er Jahre, in denen handwerkliche Praktiken häufig eingesetzt wurden, um geschlechtsspezifische Hierarchien in der Kunstproduktion in Frage zu stellen. Doch Kawaharas Geste ist weder nostalgisch noch rein politisch. Stickerie funktioniert hier als Lebensform: mobil genug, um der Künstlerin an verschiedene Orte zu folgen und gleichzeitig flüchtig genug, um abgelegt und wieder aufgenommen zu werden. Das japanische Sprichwort *合間を縫う* (frei übersetzt: „Nutze die freie Zeit“) schwebt über ihrer Arbeit und unterstreicht, wie schnell im Spätkapitalismus jeder Augenblick zu einer knappen Ressource wird. Michel de Certeaus *L'invention du quotidien* (1980) hat Kawaharas Denken im vergangenen Jahr geleitet, insbesondere in Bezug auf Autonomie und die subtilen Taktiken, die angewendet werden können, um das eigene Leben unter kapitalistischem Druck

wieder „zurück zu gewinnen“. Obwohl ihre Arbeit von Prekarität spricht, positioniert sich Kawahara nicht als Opfer, sondern verkündet vielmehr ein hoffnungsvolles Durchhaltevermögen. Selbst wenn sie ihre Budgetbeschränkungen und damit ihre Abhängigkeit von verschiedenen Formen der Arbeit offenlegt, deutet sie an, dass Humor, Zusammenarbeit und Transparenz neue Solidaritäten schaffen können. Nur wenige Künstler*innen geben in Ausstellungsräumen bereitwillig über ihren Brotjob Auskunft, doch Kawahara hofft, mit ihrem Projekt einen Dialog anzuregen, um offen über die wirtschaftlichen Realitäten kreativer Arbeit zu sprechen.

Besucher*innen können dieses Werk als eine ehrliche Autobiografie wahrnehmen, als einen persönlichen Einblick in das Gleichgewicht zwischen Kunstschaffen und wirtschaftlichen Verpflichtungen. Indem die Künstlerin die Stickerie, ein traditionell weibliches Handwerk, in ein kritisches Werkzeug der Selbstreflexion und des Einfallsreichtums verwandelt, bietet Kawahara eine bescheidene, aber starke Vision davon, wie künstlerische Produktion die kapitalistischen Strukturen, auf die sie angewiesen ist, sowohl nutzen als auch überwinden kann. Wenn *自主性を取り戻す時間 / Un moment pour me réappropriier mon autonomie* als Spiegel fungiert, dann nicht nur für Künstler*innen, sondern für alle jene, die mit dem Druck zu kämpfen haben, über die Runden zu kommen. Die beiden Seiten der Konstruktion sind nicht nur wortwörtliche Oberflächen, sondern auch konzeptionelle Kanten, die uns daran erinnern, dass hinter jedem Akt des Schaffens die Arbeit des Lebens steht und keine der beiden Aktivitäten isoliert betrachtet werden kann.

Jack Pryce
Aus dem Englischen übersetzt

33

EN **How do we measure the labour rooted in creative acts, and who is permitted the luxury of separating “work” from “art”?** In her newest installation, Anna Kawahara (based in Lausanne) transforms these questions into a physical, almost architectural inquiry. The work titled *自主性を取り戻す時間 / Un moment pour me réappropriier mon autonomie* (2025), neither stage nor sculpture but a quasi-choreographic device, presents two interwoven realities. On the front side, a monitor loops phone footage of the artist embroidering during her paid shifts at a gelateria and museum, a performative act turning both places of work into a makeshift studio. On the rear side, that same partially finished textile accurately lists her monthly expenses and income in her own handwriting. This budgeting is no mere prop: for the past decade, Kawahara has avoided conventional planners, instead writing and refining her financial details and calendars by hand in notebooks. Here, she embroiders those details for all to see.

This oscillation between process and product evokes the feminist interventions of the 1960s and '70s, where craft-based practices were frequently mobilised to challenge gendered hierarchies of artistic production. Yet Kawahara's gesture is neither nostalgic nor purely political. Embroidery here operates as a mode of living: portable enough to follow the artist across different sites, ephemeral enough to be paused and resumed in interludes. The Japanese saying *合間を縫う* (loosely translated to “make good use of spare time”) hovers over her labour, underscoring how quickly each moment becomes a challenged resource in late capitalism. Michel de Certeau's *L'invention du quotidien* (1980) has guided Kawahara's thinking over the past year, especially regarding autonomy and the subtle tactics individuals employ to “take back” their lives under capitalist pressures. Although her work speaks to precariousness, Kawahara does not position herself as a victim but rather declares a hopeful insistence on perseverance. Even while revealing her budgetary constraints and, by extension, her reliance on multiple forms of labour, she suggests that humour, collaboration, and transparency can forge new solidarities.

Few artists readily disclose their day jobs in exhibition spaces, yet Kawahara hopes this project will encourage a dialogue with others to speak openly about the economic realities of creative work.

Visitors may perceive this work as an honest autobiography, a personal glimpse into the balance between art-making and economic obligations. By transforming embroidery, a historically feminine craft, into a critical tool of self-reflection and resourcefulness, Kawahara offers a modest but powerful vision of how artistic production might both inhabit and transcend the capitalist structures it relies on. If *自主性を取り戻す時間 / Un moment pour me réappropriier mon autonomie* functions like a mirror, it does so not just for artists but for anyone who grapples with the pressures of making ends meet. The structure's two sides are not just literal surfaces but conceptual edges, reminding us that behind every act of making lies the labour of living and neither activity can be understood in isolation.

Jack Pryce